

22^e Journée d'échanges scientifiques

Vendredi 11 octobre 2002, 9h30

Carrefour de l'information

Local B1-2002, Pavillon Central, Université de Sherbrooke

22^e journée scientifique de l'AQÉI

Organisée par l'Association québécoise pour l'étude de l'imprimé (AQÉI) le 11 octobre dernier, la 22^e journée d'échanges scientifiques a donné l'occasion à de jeunes chercheurs de présenter leurs projets de recherche ou de partager les résultats de leurs travaux dans un cadre convivial, informel et dynamique. Six conférenciers ont su captiver un auditoire d'une trentaine de personnes rassemblées à l'Agora du Carrefour de l'information de l'Université de Sherbrooke.

Au cours de cette journée, Stéphane Roy, docteur en histoire de l'art de l'UQÀM, s'est interrogé sur le rapport entre l'étude des gravures et l'histoire du livre. En utilisant l'exemple des Tableaux de la Révolution française, auxquels il a consacré sa thèse, il a mis en évidence les liens étroits que l'histoire de la gravure entretient avec celle de l'édition et de la librairie. L'illustration apparaît comme une composante essentielle de l'histoire du livre. Marie-Pier Luneau, stagiaire postdoctorale à l'Université Laval, a quant à elle présenté son projet sur « L'utilisation du nom supposé au Québec aux XIX^e et XX^e siècles ». Après avoir défini les notions de pseudonyme et de nom supposé, elle a identifié six périodes auxquelles correspondent des usages particuliers. Étrangement, toutes époques confondues, il semble que les critiques du système d'enseignement soient les plus enclins à faire l'usage d'un nom supposé. Pour sa part, Kenneth Landry, chercheur au CRELIQ, a dressé un panorama de la presse périodique au début du XX^e siècle. Pour lui, de nouveaux périodiques destinés à des publics spécialisés ont permis d'occuper plus efficacement le champ de la lecture.

En après-midi, l'auditoire a pu entendre Pascale Ryan, stagiaire postdoctorale à l'Université de Sherbrooke pour le projet Histoire du livre et de l'imprimé, vol. III. Elle a évoqué les moyens que se sont donnés les intellectuels de la Ligue d'Action nationale pour rejoindre la population québécoise, avant de s'arrêter à l'étude de la revue L'Action nationale. Elle a noté que les projets intellectuels des fondateurs atteignent rarement, en bout de ligne, le public visé et c'est pourquoi les entreprises revuistes sont généralement éphémères. Il semble que, bien

souvent, les intellectuels, bien qu'ils visent un changement sociétal global, réfléchissent et parlent entre eux et pour eux. Martin Doré, étudiant au doctorat à l'Université de Sherbrooke, a proposé une relecture des événements qui ont mené à la querelle de « La France et nous » à la fin des années 1940. En analysant l'attitude des principaux agents qui ont participé à la polémique, tant du côté français que du côté canadien, il en vient à une nouvelle interprétation, fondée sur la confrontation de deux champs éditoriaux. Enfin, Patricia Godbout, professeure à l'Université de Sherbrooke, a analysé le rôle de quelques disques et poèmes-affiches dans la vie littéraire canadienne des années 1950. Elle a montré comment l'écrit redevient langage, communication et émotion, grâce aux disques, comment ceux-ci permettent de redécouvrir l'oralité de la poésie. Affiches ou enregistrements deviennent dès lors de nouveaux tremplins pour l'imprimé.

Fanie St-Laurent

Résumés des communications de la journée d'échanges scientifiques du 11 octobre 2002

Une histoire du livre par la gravure est-elle possible?

La Révolution française comme champ d'observation exemplaire

Stéphane Roy, Université du Québec à Montréal

L'édition d'estampes pendant le XVIII^e siècle français est marquée par une pratique de plus en plus courante: la publication d'ouvrages sous forme de livraisons. Cette formule éditoriale permet aux souscripteurs de faire l'acquisition, moyennant de légers déboursés, d'importantes collections de gravures qui, à terme, sont reliées en volumes. La Révolution, particulièrement féconde en bouleversements liés à la pratique de l'imprimé, ne voit pas l'abandon de ce principe éditorial, loin s'en faut. Mais pour l'historien qui s'attarde à l'étude de ces recueils, un problème de catégorisation se pose assez rapidement: à partir de quel moment la gravure, qui appartient traditionnellement au domaine des arts, devient-elle affaire de librairie? Est-il même possible d'envisager une histoire du livre grâce à l'étude de la gravure?

Pour répondre à ces questions, il apparaît utile de reprendre une réflexion méthodologique sur les *Tableaux historiques de la Révolution française*. Il s'agit de gravures publiées en livraisons à compter de 1791, puis réunies en un seul et même corps d'ouvrage en 1802. Cette entreprise éditoriale étant d'une rare envergure et semblant parfaitement épouser le discours officiel, elle semble de prime abord soutenue par la République. Mais l'examen des structures d'encouragements financiers destinés aux graveurs et aux éditeurs d'estampes montrent qu'un ouvrage à saveur révolutionnaire ne valait pas nécessairement, à l'auteur qui en faisait la demande, un soutien officiel. En fait, les contemporains n'établissaient aucune distinction – aujourd'hui habituelle – entre le «livre» et la «gravure». Ainsi considérée, l'étude de la gravure permet d'esquisser les premiers contours d'une politique officielle de l'imprimé en Révolution, idéologiquement moins typée qu'il n'y paraît. Une histoire du livre par la gravure est-elle dès lors non seulement possible, mais au surplus nécessaire et indispensable d'un point de vue historique et méthodologique.

«Un illuminé», Paul Bourget, Papartchu Dropaôtt et les autres.

Panorama de l'usage du nom supposé au Québec (1809-1979)

Marie-Pier Luneau, Université Laval

L'usage du pseudonyme au Québec a été fort peu étudié jusqu'à présent. Ce projet de postdoctorat se propose dans un premier temps d'analyser statistiquement l'usage du nom supposé au Québec, des origines à nos jours, dans les brochures et les livres. La compilation de données tirées du dictionnaire *Pseudonymes québécois*, des bibliographies des six tomes publiés du *Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec* et des pseudonymes répertoriés

dans le *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord* a permis d'établir un corpus de quelque 1192 titres, soit 12 % de la production littéraire totale, de 1809 à 1979. Le phénomène apparaît dès lors suffisamment important pour qu'on y réfléchisse, en regard des enjeux soulevés par l'utilisation d'une signature d'emprunt.

Le corpus se divise en six périodes, déterminées en fonction des tendances générales qui se manifestent dans le choix des noms supposés: «Une voix, un nom: les Canadiens à l'assaut!» de 1809 à 1839; «Guerres de clochers», de 1840 à 1879; «Une identité littéraire: le pseudonyme permanent», de 1880 à 1919; «Des Alexandre Dumas canadiens», de 1920 à 1939; «La signature tranquille», de 1940 à 1959; et «À mort l'auteur!», de 1960 à 1979. Le but ultime d'un tel projet est de dégager les liens entre l'évolution du nom supposé et celle du champ littéraire au Québec. Quelles questions pose l'usage du nom supposé par rapport à l'autonomie du champ? En quoi son étude peut-elle nous informer quant à la reconnaissance matérielle, sociale et symbolique de l'écrivain?

La presse périodique culturelle au début du vingtième siècle: entre la tradition et la nouveauté

Kenneth Landry, Université Laval

Au début du XX^e siècle, grâce à un lectorat urbain en pleine croissance, s'effectue une médiatisation de la lecture par la presse périodique culturelle. Dans la course pour occuper le champ de la lecture, les journaux et les revues subissent une métamorphose déjà amorcée vers la fin du siècle précédent avec l'arrivée des grands quotidiens d'information et des premiers périodiques littéraires illustrés. L'urbanisation favorise l'apparition d'une panoplie de nouveaux produits: des magazines à caractère culturel et littéraire, des magazines féminins, des publications indépendantes des partis politiques, des hebdomadaires de combat, des revues de propagande, des revues d'érudition et même une revue d'avant-garde. La presse périodique est alors appelée à jouer un rôle capital dans la diffusion des textes littéraires. Les choix de lectures varient considérablement d'un périodique culturel à l'autre, selon le lieu géographique (Montréal ou Québec) et l'orientation idéologique. À cette époque, la littérature est de plus en plus au service de groupes et de réseaux qui ont des intérêts à défendre et qui n'hésitent pas à utiliser les périodiques pour diffuser leurs idées ou pour renforcer un projet de société. Dans un tel contexte, quelques rares appuis en faveur de l'art pour l'art sont perçus comme des cris dans le désert.

***L'Action nationale*, une entreprise éditoriale nationaliste (1917-1960)**

Pascale Ryan, Université de Sherbrooke

À étudier le champ des revues québécoises au XX^e siècle, on reste étonné devant le nombre impressionnant de publications éphémères lancées. Selon Andrée Fortin, «[t]oute nouvelle revue entend combler une lacune du champ intellectuel ressentie par ses fondateurs.» C'est le cas des membres de la Ligue

d'action française, puis de la Ligue d'action nationale, lorsqu'ils lancent leur entreprise éditoriale, destinée à provoquer un «réveil national» chez les Canadiens français. Cependant, bien que cette entreprise ait été appelée à occuper une place importante dans le paysage idéologique canadien-français, force est de constater que *L'Action française* et *L'Action nationale*, rédigées par une élite nationaliste et destinées aux notables, ont peu touché l'ensemble de la population, peu sensible à la question nationale dans le contexte de prospérité économique des années 1920, pas plus d'ailleurs que dans celui de la crise économique des années 1930. Il faut attendre la crise de la conscription pour assister à un véritable «réveil national», qui ne dure d'ailleurs que le temps de cette crise. L'entreprise de renouveau du nationalisme canadien-français dans les années 1950 n'attirera pas plus de lecteurs.

L'Action nationale a constamment été confrontée à des problèmes financiers et à la difficulté de recruter de nouveaux lecteurs. Pourtant, les membres de la Ligue se sont obstinés à maintenir leur revue en vie. La plupart des publications qui naissent et meurent durant cette période sont confrontées aux mêmes difficultés. Cependant, les intellectuels continuent de lancer des revues destinées à un lectorat restreint. Le projet des fondateurs étant rarement partagé par le grand public. Il semble bien que la plupart du temps, les intellectuels, malgré leur désir d'un changement sociétal global, ne réfléchissent et ne parlent qu'entre eux et que pour eux.

Point de rencontre de deux champs éditoriaux: une polémique franco-canadienne au sortir de la Seconde guerre

Martin Doré, Université de Sherbrooke

De 1945 à 1948 se développe une polémique entre Français et Canadiens qui porte sur trois points: la valeur de la littérature canadienne d'expression française, au Canada et en France; le rôle joué par des écrivains français pendant la guerre, en France et à l'étranger; des questions économiques liées au rôle de substitut de l'édition française joué par l'édition canadienne pendant la guerre.

Cette communication a fait part d'une recherche en cours qui porte sur l'analyse des textes de la polémique et de leurs lieux de publication ainsi que des postures des agents dans leur champ respectif. Elle a proposé un schéma des intérêts en présence dans les deux pays. Du côté canadien, on trouve une première tendance personnifiée par Robert Charbonneau qui réclame l'autonomie de la littérature et de l'édition canadiennes face à la France. Une seconde tendance, incarnée par René Garneau, tout en reconnaissant une spécificité géographique à la littérature canadienne, tient à ce que celle-ci s'inscrive à l'intérieur de la littérature française. Du côté français, on trouve une tendance incarnée par Georges Duhamel qui appelle à un retour à la normalité pour l'édition française et à la fin de la littérature française éditée à l'étranger, et spécialement au Canada. Une seconde tendance, représentée par Aragon, pourchassant les écrivains français collaborateurs partout où ils se trouvent, et notamment au

Canada, inscrit sa démarche dans une conquête des lieux de pouvoir dans la République française des lettres de l'après-guerre.

Rôle de quelques disques, livres, revues et poèmes-affiches dans la vie littéraire au Canada durant la décennie 1950

Patricia Godbout, Université de Sherbrooke

La poésie de langue anglaise est marquée, au début du XX^e siècle, par un retour au mot, aux forces vives du «*spoken word*», esthétique revendiquée notamment par T.S. Eliot. Dans *The Waste Land* (1922), ce dernier donne voix au pessimisme et à l'aliénation qui s'emparent de l'Europe durant les premières décennies du XX^e siècle. À la faveur du développement des techniques d'enregistrement, Eliot grave d'ailleurs plusieurs poèmes sur disque. Cette poésie, de même que cette voix, vont exercer une profonde influence sur plus d'une génération de poètes. Nous en percevons la trace au Canada dans les années cinquante, à travers le rapprochement que les poètes, surtout canadiens-anglais, cherchent à opérer entre poésie et langue parlée par la diffusion de poèmes sous forme de disques tels *Six Montreal Poets* (1957) et *Voix de 8 poètes du Canada* (1959).

La communication a expliqué de quelle manière la mise en valeur de la langue parlée en est venue à influencer les oeuvres de plusieurs poètes canadiens-anglais et a précisé le rôle joué par la traduction dans ce processus. Les activités discographiques sont par ailleurs situées dans le vaste contexte historique de la domination de l'écriture et de la culture de l'imprimé depuis la Renaissance. Est également soulignée l'importance de l'objet-livre et de quelques poèmes-affiches durant cette période qui voit naître, tant au Canada anglais qu'au Québec, de petites maisons d'édition et de petites presses, fondées, gérées et animées par des poètes et des écrivains.